

## On continue la route !



Photo Isabelle Ligner

Lorsque j'ai vu Raymond pour la première fois en avril 2010, dans le hall parisien de l'agence de presse qui m'emploie, j'ai su en un clin d'oeil que c'était une rencontre déterminante dans ma vie mais je ne savais pas encore à quel point. Il était venu avec Christiane Henry et André Sauzer pour une interview dans le cadre d'une série de papiers que je préparais pour les 70 ans de l'internement des "nomades", une des pages sombres de son Histoire que la France avait préféré jeter aux oubliettes.

Nous sommes restés plusieurs heures à parler dans les locaux de l'AFP puis autour d'un café dans le passage Vivienne. Son histoire était comme un roman. Un roman très noir qui faisait ressortir la grandeur et l'humanité de Raymond. De cette histoire si marquante, dans un premier temps, je devais accomplir l'exploit de tirer un portrait en seulement 600 mots, qui fut diffusé au plan national et largement repris par d'autres médias. Mais il était évident que Raymond méritait que l'on approfondisse ensemble tout ce qu'il avait gardé en mémoire et qui risquait de disparaître avec lui.

Si l'idée avait déjà germé chez moi, c'est à l'historienne Henriette Asséo que je dois le déclic et surtout le contact immédiat et fructueux avec une grande maison d'édition - Calmann-Lévy. Je pensais à un livre documenté qui raconterait l'histoire de Raymond à la troisième personne et à travers près d'un siècle, avec des archives et des photos. L'éditrice Mireille Paolini voulait un récit à la première personne, ce qui de fait, me fit presque disparaître en tant qu'auteure. Mais surtout écrire à la première personne l'histoire de quelqu'un qu'on aime profondément mais que l'on connaît à peine et qui n'est ni du même sexe, ni du même milieu, ni de la même génération que vous, représentait un défi de taille.

J'étais pourtant prête à le relever, pour Raymond et pour les familles de Voyageurs dont l'histoire restait dans l'ombre.

Donc je suis partie à l'aventure. Début décembre 2010, la première interview de Raymond dans le cadre du livre qui s'appelait provisoirement "Les Roulottiers" eut lieu chez François Lacroix, ami de longue date de Raymond et cheville ouvrière du collectif pour la mémoire de l'internement des "nomades" au camp de Linas-Montlhéry.

Nombreux sont ceux qui semblent penser que j'ai enregistré Raymond, que j'ai ensuite décrypté la bande son et que tout ça faisait un livre sans trop d'effort. On ne saurait être plus éloigné de la réalité !

En fait, on a parlé pendant des heures, d'abord chez François puis ensuite Raymond m'a fait suffisamment confiance pour que nos entretiens se passent dans sa caravane. J'ai même eu droit au surnom de "Mirabelle", en allusion à ma couleur naturelle de cheveux.

Et peu à peu la grande famille de Raymond est venue traîner l'oreille devant la porte à moitié ouverte de la caravane. On voyait des têtes plus ou moins hautes passer et repasser et s'intéresser de manière croissante à ce qui se disait. Le Petit Père disait "moi je leur ai rien raconté à mes 15 gosses, Pauline (sa femme nrdl) qui avait été internée à Jargeau non plus. On n'a pas voulu leur laisser la misère en héritage, on avait honte en fait alors que c'est ceux qui nous ont enfermés qui devraient avoir honte, d'autant que c'était des Français comme nous".

Raymond avait une mémoire très précise, une mémoire "à vif", littéralement. C'était à la fois un soulagement pour lui de parler mais cela revenait aussi à rouvrir une blessure terrible. Les épisodes qu'il évoquait étaient souvent très décousus et il manquait autour toute la perspective historique, aussi bien pour l'internement en France que pour les camps allemands ou la période de la résistance. Alors à chaque nouvelle interview, je revenais sur des choses à éclaircir et puis très vite, sans prétendre être historienne, pour parvenir à écrire l'histoire de Raymond de manière crédible j'ai dû aller chercher dans les archives, notamment de l'ex-Seine-et-Oise. Et là, vertige...je découvris des boîtes et des cartons de photos, de documents officiels et de lettres des familles internées qui avaient été peu ou pas ouverts à l'époque. Si certains avaient la tentation de douter de ce que Raymond a raconté, tout est dans les archives : ses évasions ou encore le détournement de nourriture de l'administrateur du camp de Linas-Montlhéry, qui fut ensuite maire pendant des années.

J'ai aussi eu la chance d'être aidée par de nombreuses personnes proches ou lointaines, connues ou inconnues parmi lesquelles un généalogiste passionné de Seneffe (Belgique). Je me rappelle de l'émotion de Raymond lorsque je suis revenue avec les documents d'état civil de cinq générations d'artistes ambulants et acrobates dont son arrière-arrière grand-père paternel Pierre François Leroux, "artiste d'agilité" né dans une auberge du Calvados.

L'éditrice voulait qu'on lui remette le manuscrit vite, très vite. Alors quand j'avais fini un chapitre, je le lisais à Raymond pour être sûr que tout lui allait. Et là souvent, il me disait avec ses petits yeux désarmants à souhait - "Tu sais Mirabelle, il m'est revenu un épisode très important depuis qu'on s'est vus". Et patatras, il fallait reprendre tout le chapitre !

C'était un sacré mécanisme cette mémoire orale impressionnante, presque nonagénaire, qui avait fonctionné dans le silence et la douleur depuis des décennies et que j'étais chargée de "traduire" à l'écrit et de rendre lisible pour n'importe quel public. J'avais avant tout le souci d'être fidèle aux propos de Raymond et à l'homme qu'il était. De ne pas laisser de côté ses expressions, sa gouaille de Titi parisien mais aussi son désespoir et sa colère de victime à qui l'on avait refusé toute réparation, toute reconnaissance morale des souffrances infligées. Je voulais ne pas le décevoir, parvenir à émouvoir sans verser dans le pathos, réussir à informer aussi, au sens noble du terme.

Et puis la neige s'y est mise. Pendant plusieurs jours, je n'ai pas pu aller voir Raymond depuis les Yvelines. Alors il a commencé à écrire des pages et des pages d'épisodes qu'il ne m'avait pas encore racontés. Pour pouvoir avancer, il fallait suivre ses petites pattes de mouches tracées avec nervosité mais il y avait ce vocabulaire populaire et imagé si caractéristique de cette génération. Le rire et les larmes aussi, comme toujours avec Raymond.



Raymond Gurême, Isabelle Ligner, François Lacroix (photo Jean Baptiste Pellerin)

Le livre est paru en mai 2011. Le jour où nous devons fêter ça avec un cochon de lait à la broche sur le terrain de Raymond, je me rappelle être arrivée joyeuse devant la maison. Mais Pauline s'était éteinte dans la nuit. La belle Pauline dont les yeux clairs m'avaient toujours parlé mais qui ne pouvait pas prononcer une parole car sa vie était suspendue à une machine qui lui fournissait de l'oxygène. J'ai souvent pensé que le livre aurait été différent si j'avais eu la version de Pauline, de cette femme qui avait partagé la vie de Raymond pendant des décennies et lui avait donné 15 enfants. J'ai pensé que pour elle aussi, la parution du livre était un soulagement et un aboutissement. Elle avait rendu son dernier souffle en sachant que l'histoire de Raymond, leur histoire, était pour toujours inscrite dans un livre, noir sur blanc, et ne pourrait plus être rayée de la mémoire collective.

Et c'était tout l'intérêt de ce livre intitulé en guise de défi "Interdit aux nomades". On pourra toujours voir le verre vide - dire qu'il aurait pu être traduit dans d'autres langues que l'italien (il n'est jamais trop tard), qu'il aurait pu être adapté au cinéma (idem). Mais ce livre était avant tout une victoire de Raymond et des voyageurs français. Une étape décisive dans un combat de longue haleine.

Initialement je me disais qu'après la parution du livre, mon rôle auprès de Raymond serait terminé. En fait, l'aventure ne faisait que commencer....Car le livre ne fut pas seulement adopté par la famille Gurême ou d'autres voyageurs. Il servit de base à de nombreuses conférences et débats autour du témoignage de Raymond dans des lieux et des milieux très variés. J'eus donc le bonheur d'accompagner Raymond aux quatre coins de la France puis à la Maison du Livre de Bruxelles (avec ses petits-enfants Marine et Jessie) et jusqu'à Cracovie et Auschwitz en Pologne, à l'invitation de la Voix des Roms pour un rassemblement international de jeunes Roms.

Ces expéditions étaient toujours intenses. Je faisais le plus souvent le chauffeur avec ma vieille bagnole. "Allez Mirabelle, on continue la route !", s'exclamait Raymond en grimant à bord, ravi, avant de rouler la première clope d'une longue série. On papotait, on riait et parfois on chantait pendant tout le trajet que ce soit vers Montlhéry, à deux pas de chez lui, ou à plusieurs centaines de kilomètres vers le plateau des Glières avec l'ami François Lacroix, ou encore vers Arles. Plus il y avait de kilomètres, plus Raymond disait avoir le sentiment de "recharger les batteries". Je l'appelais mon "GPS" tant il semblait connaître la moindre petite route. Il y avait les arrêts dans des cafés et restaurants improbables où il mangeait comme un oiseau et buvait parfois plus que de raison. Raymond fascinait tout le monde et chaque halte était un pur moment d'humanité, de rencontre, de partage.

Et quand, par hasard, quelqu'un s'avisait de lui parler de travers, il avait ses techniques. Un serveur d'une brasserie huppée de la Grand-Place à Bruxelles employait un ton méprisant en lui servant un café-cognac. Raymond sortait sans lui jeter un regard mais en lui tendant - grand prince - un billet de 20 euros de pourboire. Il n'avait plus beaucoup de sous en poche pour le reste du séjour mais au moins il avait cloué le bec du malotru.

Il savait captiver son auditoire sans en rajouter, que ce soit dans une école élémentaire, un collège, un lycée, une université traditionnelle ou populaire, le rassemblement des résistants d'hier et d'aujourd'hui des Glières ou encore le Mémorial de la Shoah. Et puis parfois quand la fatigue, l'émotion ou la colère était trop forte, il me filait un coup de coude et disait d'une voix cassée..."Allez continue Mirabelle, tu connais la suite". Juste pour avoir le temps de se reprendre et d'avalier son énième café de la journée.

Ces périples prenaient souvent un tour imprévu. Par exemple lorsque de Bruxelles, nous allions rentrer à Paris, Raymond disait, toujours avec ses petits yeux désarmants, "tu sais, je n'ai pas vu mon neveu Canard depuis longtemps. Ce n'est pas très loin, on a le temps d'aller leur dire bonjour, non ?" Un long moment et beaucoup de kilomètres plus tard, on se retrouvait à deviser pendant des heures avec le neveu en question et son adorable femme, avant de faire tout le tour des Ardennes par les petites routes au retour...Moi j'étais lessivée à l'arrivée mais le Raymond en pleine forme !

Pour aller à Cracovie, ce fut une autre histoire : il fallait prendre l'avion..."Tu rigoles Mirabelle, moi j'ai jamais quitté la terre ferme !" commença par lancer Raymond avant de se laisser convaincre de prendre "un aéronef" pour la première fois à près de 90 ans. Manque de bol : l'avion à bord duquel nous étions montés était dégingué. Il fallut ressortir et attendre un long moment, qu'un mécanicien qu'on espérait efficace ait fini de le réparer. Raymond n'était pas rassuré en remontant dans l'engin. "Je suis sûr qu'il va battre de l'aile", plaisantait-il. Après le décollage, il fut vite fasciné comme un enfant par la forêt de nuages. Mais il faut avouer que jamais je n'ai vu un vol aussi agité...A chaque trou d'air, Raymond me disait "c'est normal ça Mirabelle ?". Tout l'équipage était au petit soin et l'accueillit ensuite dans le cockpit où il s'assit à la place du capitaine. Sur place, Raymond conquiert les cœurs des plus jeunes comme l'ami Irvin et des survivants du génocide des Tsiganes comme Rita Prigmore.

Au fil du temps, lors de ces périples comme lors de la marche annuelle organisée par le collectif pour la mémoire de l'internement au camp de Linas-Montlhéry, se sont constitués autour de Raymond des réseaux amicaux de plus en plus solides et de plus en plus vastes et cela lui faisait chaud au cœur. Même s'il aurait souhaité que les Voyageurs répondent davantage présents.

Je voudrais saluer et remercier pour leur aide, leur amitié, leur accueil, leur soutien toute la grande famille Gurême, en particulier Marie-Rose, qui a toujours assuré le lien téléphonique avec Raymond quand j'étais loin, Patricia et Lili qui m'ont fait confiance en de nombreuses occasions et ont laissé leurs enfants Marine et Jessie partir sur les routes avec nous. Mais aussi Canard et Marie qui nous ont accueillis comme des rois et Violette, la belle-soeur de Raymond, qui a aussi vécu l'internement arbitraire dès le plus jeune âge et pour qui j'ai une tendresse particulière.

Lorsque Raymond avait un coup de blues, il disait "quand j'aurai les pattes en l'air, il faudra continuer la route". Ca valait pour la marche de fin novembre comme pour le fait de raconter son histoire pour perpétuer la mémoire de l'internement arbitraire de Voyageurs français. Alors malgré la pandémie et les restrictions de libertés qui l'accompagnent, pour être fidèle à Raymond, il faudra que chacun de nous trouve en son coeur, en sa conscience, en ses actes une manière de poursuivre la route qu'il a tracée.

Isabelle (Mirabelle) Ligner

Mille mercis aussi à "Terminus" qui se reconnaîtra, François Lacroix, André Sauzer, Tony, Michel Debarre, Henriette Asséo, Marie-Christine Hubert, Mireille Paolini, Jean-Baptiste Pellerin, Marie Genest, Cécile Kovacsazy, Eric Saba et les profs et élèves du collège Maurois de Limoges, le réalisateur engagé Gilles Perret, l'ami Irvin Mujic et bien entendu toute l'équipe de la Voix de Roms qui a donné à Raymond une nouvelle impulsion, presque une nouvelle jeunesse.